

Le rat

(La bête cachée)

Un jour, Michèle me dit : « David, il y a un rat dans la chambre ! » Je souris. « Je t'assure que ce n'est pas une blague. Tu peux venir voir s'il te plaît ! » J'étais allongé sur le canapé, en train de regarder un film, et n'avais guère envie de me lever. Michèle attrapa la télécommande et appuya sur « pause ». « Ah ! tu m'embêtes ! m'exclamai-je. — Viens voir s'il te plaît, tu regarderas la suite après ! » Comme elle ne me rendait pas la télécommande, je finis par me lever. « Un rat ou une souris ? demandai-je. — J'en sais rien moi, comment veux-tu que je le sache ? — Un rat c'est gros, alors qu'une souris, c'est tout petit ! — Alors c'est sûr, c'est un rat, il est énorme ! — Énorme comme quoi ? — Comme le crapaud buffle ! s'exclama-t-elle en désignant le beau crapaud buffle que j'avais ramené du Mexique avant de la connaître. — Ah ! quand même ! aussi gros que mon beau crapaud buffle ! — Aussi laid que cette horreur ! ajouta-t-elle aussitôt. Et aussi gris que cette autre horreur ! » poursuivit-elle en désignant un magnifique blaireau que j'avais fait empailler.

Je ne pus m'empêcher de caresser le blaireau avant de descendre les escaliers. « Eh bien ! s'il est aussi beau que toi, dis-je à mon beau blaireau, ce doit vraiment être un rat magnifique ! Je vais aller chercher l'appareil photo ! — David, ne m'énerve pas, ce n'est pas le moment ! Je te dis qu'il y a un rat dans la chambre, et ça ne m'amuse pas du tout ! »

Parvenu au bas des escaliers, j'ouvris la porte d'un grand placard. « Qu'est-ce que tu cherches ? me demanda Michèle. — L'épuisette ! » Elle éclata de rire, mais cela ne dura qu'une seconde. Visiblement, elle ne savait pas si elle devait rire ou crier, elle ne savait pas si j'étais sérieux ou si je me moquais d'elle. « Bah ! s'il y a un rat, il faut bien qu'on l'attrape ! dis-je. — Et tu crois que tu vas pouvoir l'attraper avec une épuisette à papillons ? J'espère que tu te fous pas de moi ! »

Nous fouillâmes la chambre, mais ne trouvâmes aucun rat. Michèle ne voulut toutefois pas dormir dans la chambre et préféra s'installer dans mon bureau, sur

un matelas gonflable. Cela me fit sourire. J'allais l'embrasser et lui souhaiter bonne nuit. Elle me dit : « Schloff gut ! J'espère que tu vas bien dormir ! »

Vers une heure du matin, tombant de sommeil, je décidai d'aller me coucher. J'avais complètement oublié le rat. J'allumai la lumière dans le couloir et ouvris la porte de la chambre. Au même moment, une forme sombre de la taille d'un gros rat se sauva par la fenêtre. D'un bond il avait sauté du couvre-lit au rebord de la fenêtre. Michèle ne s'était donc pas trompée, il y avait bien un rat ! J'avais beau réfléchir, de cette taille, je ne voyais vraiment pas de quel autre animal il pourrait s'agir. « Ça doit être la canicule, c'est la chaleur qui les fait sortir ! » me dis-je. Sans doute pensai-je cela, car la veille au matin, j'en avais aperçu deux gros près des poubelles, au coin de la rue. Je refermai la fenêtre et sortis de la chambre. Je rejoignis Michèle sur le matelas gonflable. Elle ouvrit un œil et me dit : « Qu'est-ce que tu fais là ? — J'ai vu le rat ! — Eh alors ! je croyais que tu n'avais pas peur ! Retourne donc dormir en bas ! me dit-elle en rigolant. Ça t'apprendra ! tu t'es assez foutu de moi tout à l'heure ! » J'éteignis la lumière et voulus la prendre dans mes bras, mais elle ralluma la lumière : « Non, non, tu vas dormir en bas ! Tu t'es assez foutu de ma gueule tout à l'heure ! s'exclama-t-elle en riant. Allez ! lève-toi et va dormir avec le rat ! » Nous nous chamaillâmes ainsi pendant une dizaine de minutes, avant de nous endormir.

Le lendemain j'en parlai au service de dératisation de la mairie. Un jeune employé me dit : « C'est un rat brun ou surmulot, *Rattus norvegicus*. Si vous l'avez vu plusieurs fois, c'est peut-être un vieux rat solitaire qui cherche à faire un nid, mais en tout cas cela n'a rien à voir avec la canicule, la chaleur ne les fait pas sortir. N'y aurait-il pas eu des travaux dans la rue ou dans les caves ? Le dérangement les fait sortir. — Ma foi, non, pas que je sache, répondis-je. — Je vous conseille de faire appel à un spécialiste, car il pourrait revenir. — Vous n'intervenez pas chez les particuliers ? — Non, pas du tout. Nous nous occupons uniquement des bâtiments publics, de la voirie et des espaces verts. Mais je peux vous donner des adresses. »

Peu de temps après, j'appelai au numéro indiqué sur la carte. Un type me proposa une intervention en urgence pour un peu moins de deux cents euros. Nous étions en 2003, et depuis le passage à l'euro, j'avais l'impression que tous les prix avaient grimpé en flèche. « 200 euros pour tuer un rat, ça fait quand même cher la peau du rat ! » m'exclamai-je. J'effectuai mentalement une rapide conversion en francs pour mieux me rendre compte de la réalité de la somme. J'avais le cerveau assez lent et continuais souvent à calculer en francs. « Je vais

réfléchir et je vous rappelle, dis-je. — Comme vous voulez, me répondit mon interlocuteur, mais ne tardez pas trop. Ayez bien à l'esprit que plus le problème est traité tôt, plus il est facile à résoudre. N'attendez pas que les rats pullulent pour me rappeler ! »

Le soir, nous en discutâmes avec Michèle. Nous étions assez d'accord pour patienter quelques jours. Après tout, le rat n'avait été vu que deux fois, et au cours de la même soirée. Qui nous disait qu'il allait revenir ? Comment faire confiance au type de l'agence de dératisation ? Nous vivons dans une société où on ne nous dit jamais la vérité, ce sont toujours les intérêts financiers qui priment. Je me disais souvent que c'était quand même malheureux de ne jamais pouvoir faire confiance à un vendeur, de ne jamais pouvoir être sûr que le type soit honnête.

Michèle refit entièrement le lit, changea draps, taies d'oreiller et couvre-lit. Vers 21 heures, après avoir dîné, je lui proposai de regarder un documentaire sur la fabuleuse machine d'Anticythère, où à chaque instant je croyais voir la main d'Archimède. Quand arriva le générique de fin, je vis Michèle qui bâillait. « Excuse-moi, mais j'ai sommeil, je vais me coucher. Tu ne m'en veux pas, mais je préfère dormir en haut quelques jours. Rien que de penser au rat, ça me donne des frissons ! »

Pendant qu'elle descendait les escaliers pour aller dans la salle de bains, je m'interrogeai, je me demandai si j'allais dormir en bas dans la chambre, dans un bon lit confortable, ou en haut, dans le bureau, sur le matelas gonflable. Je n'eus pas le temps de prendre ma décision que j'entendis Michèle crier : « Le rat ! David, le rat est encore là ! » Je descendis à toute vitesse les escaliers. « David, il est encore là ! je ne l'ai pas vu ressortir ! Il doit être sous le lit ! » J'allai à la fenêtre et la fermai. « Qu'est-ce que tu fais ? T'es pas bien ! je te dis qu'il est encore là ! — Eh bien, justement, si tu dis qu'il est encore là, il faut qu'on l'attrape et qu'on s'en débarrasse. Si on le laisse ressortir, on aura toujours peur qu'il revienne ! »

Il était tard, et nous allâmes nous coucher, le rat enfermé dans la chambre. En fait, il était tard pour Michèle qui se couchait rarement après 22 heures. Je disposais, pour ma part, encore de quatre ou cinq heures que j'employais généralement à lire ou à regarder la télévision.

Le bureau dans lequel nous dormions se trouvait juste au-dessus de la chambre. En plein milieu de la nuit, Michèle qui avait le sommeil assez léger,

me secoua pour me réveiller. « David, je l'entends qui gratte ! Il va esquinter toute la chambre ! » Je n'aimais pas être réveillé en pleine nuit, car après, je n'arrivais jamais à me rendormir. Je ne dormais que quelques heures, mais d'un sommeil très profond. Michèle me disait souvent : « Il faudrait que l'immeuble s'écroule pour que ça te réveille ! » « Pourquoi tu me réveilles ? dis-je en émergeant lentement. — Je te dis que j'entends le rat qui gratte ! on dirait qu'il est en train de creuser dans le mur ! » J'écoutai, mais n'entendis rien. « Il a dû nous entendre parler et s'est arrêté », me dit Michèle. Nous cessâmes de parler pendant plusieurs minutes et, effectivement, le rat se remit à gratter. « Ça y est, je l'entends », murmurai-je. Mais à peine eussé-je prononcé ces mots que nous ne l'entendîmes plus. « C'est incroyable comme il a l'ouïe fine. Il nous a entendus murmurer à travers le plancher, et aussitôt il s'est tu, dis-je. — Tu crois vraiment qu'on va réussir à l'attraper ? me demanda Michèle. — J'en sais rien, mais j'espère que oui. De toute façon, on n'a pas le choix, si on le laisse s'échapper, on aura toujours peur qu'il revienne. Et, avec la canicule, on est bien obligés d'ouvrir la fenêtre. — Bah ! en tout cas, c'est toi qui va l'attraper, pas moi ! » me dit-elle en me serrant très fort dans ses bras.

Le lendemain matin, alors que je prenais mon petit déjeuner, je vis Michèle arriver en grande tenue. Devant mon regard ébahi, elle s'exclama en souriant : « Je n'ai pas envie qu'il me morde ! — Le ciré ! les bottes ! il ne te manque plus que le chapeau de pluie ! Tu sais que ça grimpe aux murs ces bestioles, il pourrait bien te tomber sur la tête ! — David, arrête de me faire peur, sinon je vais faire les courses au marché et je te laisse te débrouiller seul avec le rat ! — Je ne voulais pas te faire peur, mais je te conseille quand même de te faire un chignon, on ne sait jamais. »

Quand nous ouvrîmes la porte de la chambre, ça sentait une drôle d'odeur à l'intérieur, une odeur pas très agréable. Le rat avait fait beaucoup de dégâts, il avait gratté un peu partout. « Viens voir ! » me dit Michèle. Elle me montra, dans un angle de la pièce, un trou qui faisait presque la taille d'une balle de tennis. C'était très impressionnant. Le rat, se sentant prisonnier, avait commencé à creuser pour se sauver. Il avait creusé dans le plâtre du mur, à l'endroit le plus tendre. Je me baissai pour observer le trou. « Les rats ne supportent pas d'être enfermés, dis-je. Dès qu'un rat se sent enfermé, il panique et creuse pour se sauver. Je ne sais pas si tu connais le supplice du rat ? — Non, répondit Michèle. — Dans la Chine médiévale, on enfermait un rat dans une cage que l'on posait sur le ventre du supplicié. Dans la partie supérieure de la cage, des braises

ardentes excitaient l'animal qui se mettait alors à creuser la seule issue possible, le ventre. — Quelle horreur ! s'exclama Michèle. — Mais tu sais, il y a encore pire, même si le mot pire n'a ici pas grand sens. Au XXe siècle et encore maintenant, les commis aux basses œuvres de certains régimes n'ont pas hésité à introduire des rats dans le vagin des prisonnières... — Arrête s'il te plaît, ou je crois que je vais dégueuler ! — Excuse-moi. »

Nous explorâmes méthodiquement la pièce, mais le rat n'était nulle part. « Il est vraiment bien caché, le salaud ! » s'exclama Michèle. Nous continuâmes à chercher pendant un bon moment, mais toujours sans succès. Nous décidâmes finalement de vider la pièce. Nous commençâmes par enlever le matelas et le sommier, que nous mîmes dans la cuisine. Une de mes hantises était qu'il se faufile entre nos jambes quand nous ouvrons la porte de la chambre, et gagne une autre pièce. Nous laissâmes seulement la boiserie du lit. Toujours pas de rat en vue. Michèle vida ensuite entièrement l'armoire, enlevant le linge des étagères. C'était une armoire en merisier du XIXe siècle, à chapeau de gendarme, et malheureusement plus haute que le plafond. Elle n'avait donc plus son chapeau qui avait pourri à la cave. C'est pourquoi nous craignons que le rat ne se soit introduit à l'intérieur par le dessus. Mais le rat n'y était pas. Par sécurité, nous décrochâmes tous les cadres, et notamment le grand papyrus qui représentait une reine d'Égypte. Nous enlevâmes encore la table de chevet et la lampe. À ce stade, il ne restait plus dans la chambre que des livres, et principalement mes livres sur l'Inde. J'avais rehaussé le cosy à l'aide d'une grande planche à découper en noyer que m'avait donnée ma mère. Je l'avais sciée en deux et avais placé chaque moitié sous les montants du cosy, rehaussant ce dernier d'une vingtaine de centimètres, ce qui m'avait permis d'ajouter une étagère. Tous mes livres sur l'Inde se trouvaient donc là, à portée de main, sur quatre étagères. J'avais déjà, au préalable, enlevé le grand bouddha en terre cuite, ramené du Népal, qui trônait sur le dessus du cosy. J'avais également enlevé une statue de Ji Gong, ce moine extraordinaire, si proche par l'esprit de Rabelais. Michèle avait enlevé tous les bronzes, les dépoussiérant au passage.

Le problème, c'est qu'avec le matelas et le sommier qui encombraient déjà la cuisine, nous nous demandâmes où nous allions mettre tous les livres. Nous ne voulions pas les monter à l'étage, ce serait trop long. Nous mîmes finalement le matelas et le sommier debout contre la fenêtre, plongeant la pièce dans l'obscurité. Nous commençâmes alors à déménager les livres, les posant à même le carrelage de la cuisine. « C'est fou la place que ça prend ! s'exclama Michèle.

Tu te rends compte, on n'a même pas vidé deux étagères que la cuisine est déjà pleine. — Oui, c'est impressionnant, je ne me rendais même pas compte que j'en avais autant. — Allez ! viens, on y retourne !... tu ne vas pas te mettre à lire maintenant ! — Non, non, mais je voudrais juste te montrer une photo. Regarde ! — Bah quoi ! c'est juste une femme qui balaie ! — Mais tu sais pourquoi elle balaie ? — Pas maintenant, David ! on jouera aux devinettes une autre fois, d'accord ? — Si tu veux, mais je te donne quand même la réponse. C'est une femme jaïn, elle balaie devant chacun de ses pas pour être sûre de ne pas attenter à la vie du moindre animal, fût-il une fourmi ! — C'est du délire ! tu es en train de me dire que chaque jour, dès qu'elle veut faire un pas, elle est obligée de balayer devant elle ? — Oui, répondis-je. — C'est quoi ce bouquin ? — Une biographie de Mahāvīra, le fondateur du jaïnisme, il a vécu presque en même temps que le Bouddha. — Et il y a toujours des adeptes ? demanda Michèle. — Bien sûr ! Gandhi était jaïn. La doctrine de l'ahimsa, ou si tu préfères, la non-violence, est une doctrine remarquable dans ses grands principes. » Je vis Michèle regarder la pendule. « Bon, maintenant, on y retourne, ça fait un quart d'heure que tu me parles. À chaque fois c'est pareil, je t'écoute, je t'écoute, et puis à midi on est encore là ! »

En entrant dans la chambre, le mot que je cherchais depuis la veille me vint tout de suite à l'esprit : ammoniacque. Ça sentait l'ammoniacque, une odeur âcre et désagréable. « Qu'est-ce que ça pue ! s'exclama Michèle. Après, quand tout sera fini, on a intérêt à laisser la fenêtre ouverte pendant plusieurs jours ! »

Nous enlevâmes consciencieusement tous les livres de l'avant-dernière étagère. Toujours pas le moindre rat en vue. Nous nous regardâmes dans les yeux. « Il ne reste plus qu'une étagère ! dit-elle. J'espère qu'il ne s'est pas sauvé sans qu'on s'en rende compte. » Il ne restait plus qu'une centaine de livres, à peine, sur l'étagère du bas. J'en pris une dizaine dans mes bras, Michèle en fit autant, et ainsi de suite. Bientôt il ne resta plus que les cinq tomes du Traité de la grande vertu de sagesse de Nāgārjuna, traduit par Étienne Lamotte, ainsi que l'Histoire du bouddhisme indien, des origines à l'ère Śaka, du même Étienne Lamotte. C'étaient des beaux livres, d'un assez grand format, couleur orangé, publiés par l'Institut orientaliste de Louvain. Michèle me regarda : « J'ai bien l'impression qu'on s'est fait avoir. Il a dû nous glisser entre les pattes sans qu'on s'en rende compte ! » Je ne répondis rien, me contentant de me baisser et de saisir deux gros volumes. Je les calai sur l'avant-bras gauche et me saisis d'un troisième. Michèle se baissa et fit glisser vers elle les trois volumes restants.

Immédiatement, elle poussa un cri. Le rat était là ! Un gros rat gris. Il ne bougeait pas, ne nous regardait pas. Il était collé contre le mur du fond, la tête baissée. « J'ai le cœur qui bat ! dit Michèle. Je sors ! » Mais elle n'eut pas le temps de sortir que le rat se mit à bouger. Il fit quelques pas, avançant prudemment le long du mur. M'étant auparavant débarrassé des livres, je pris le balai et avançai vers le rat. Dès qu'il vit le balai, il se mit à détalier à une vitesse incroyable, courant partout dans toute la pièce, grimpant aux murs et même au plafond. Michèle, tétanisée, s'était recroquevillée dans un coin de la pièce, la tête entre les bras. Le rat criait et déféquait, ça sentait très mauvais. À un moment, il courut le long du mur et se réfugia sur la tringle à rideaux. Pour la première fois il me fit face. Il était à environ un mètre au-dessus de moi. Il ne bougeait pas et me regardait. C'était très impressionnant. Ses deux yeux rouges me fixaient. Je sentais qu'il comprenait la situation, je sentais l'intelligence du rat. À l'approche du balai, il se laissa tomber dans le vide et atterrit derrière le radiateur. Sans réfléchir, je donnai un monstrueux coup de pied dans le radiateur, puis un coup de genou qui acheva de l'écraser. J'entendis le rat couiner plaintivement, puis plus rien.

Michèle releva la tête. « Il est mort ? — Oui, je crois. — Vérifie s'il te plaît. » Je tirai légèrement le radiateur du mur et le rat tomba. Il y avait du sang partout. « Oui, il est mort, écrasé par le radiateur... c'est sûr, tu peux venir voir si tu veux ! » Michèle se leva, et s'approcha de la fenêtre : « Eh bien, dis donc, quelle journée, je m'en rappellerai longtemps de celle-là ! Tu te rends compte de ce que tu me fais vivre ! »

Je pris le rat par la queue et allai le jeter directement dans la grande poubelle qui se trouvait dans la cour. Avant de commencer à nettoyer, nous fîmes une pause et allâmes dans la cuisine prendre un café. « C'est incroyable, dit Michèle, il a dû se déplacer au fur et à mesure qu'on vidait la pièce, et sans qu'on ne le voit jamais. Mais il y a autre chose que je trouve tout aussi incroyable, c'est de t'avoir vu bondissant comme un diable et donnant des coups de bâtons dans toute la pièce. Je n'aurais jamais pu t'imaginer ainsi, je n'aurais jamais cru cela possible de toi. » Je ne savais que lui répondre. Elle poursuivit : « Tu as conscience que là, pendant quelques minutes, le philosophe avait complètement cessé d'exister ? — Je sais bien, mais il fallait bien qu'on s'en débarrasse, on n'avait pas le choix. Et, tu sais, je crois que c'est un miracle qu'on l'ait eu. — Peut-être, mais le radiateur aussi est mort, tu l'as complètement explosé. — Bah oui ! dis-je timidement sans oser la regarder. — Si tu veux, t'as qu'à aller

acheter un autre radiateur, et moi je m'occupe de la chambre. » Je lui déposai un baiser sur les lèvres et sortis.

Tout en me dirigeant vers le métro, je rencontrai un ami auquel je racontai aussitôt mon exploit, avec une certaine fierté. Pourtant, au fond de moi, tout au fond, je ressentais un malaise. Pendant quelques minutes j'avais eu l'impression d'être redevenu une bête, c'était comme si, pendant quelques instants toute ma culture avait été balayée, annihilée, toutes mes belles idées sur la non-violence s'étaient vu réduites à néant. Il y avait là quelque chose d'effrayant.

